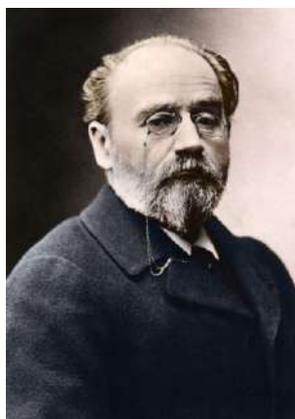


LA NORMANDIE ZOLIENNE

Gérard Gengembre



Émile Zola

2/04/1840 - 29/09/1902

On n'associe pas de prime abord Émile Zola à la Normandie. La Provence, Paris, le bassin minier du Nord viennent immédiatement à l'esprit quand on évoque *Les Rougon-Macquart*. Pourtant, Zola a bien situé un des romans du cycle en Normandie, non pas certes l'un des plus connus mais dont l'intérêt n'en est pas moindre pour autant : *La Joie de vivre*, publié en 1884. Ce n'est d'ailleurs pas la seule œuvre zolienne à s'inscrire dans un lieu normand.

En effet, le chapitre 2 de *Thérèse Raquin* (1867) évoque Vernon¹, sans que notre ville donne lieu à d'autre description que de brèves notations. Surtout, la ligne ferroviaire Paris-Le Havre constitue l'axe même de *La Bête humaine* (1890). Cependant, la Normandie s'y résume pour l'essentiel à des gares, une maison de garde-barrière, des paysages vus de la locomotive, la Lison, et, d'aiguillages, de rampes en tunnels, la voie

ferrée occupe une place bien plus importante que ce qu'elle traverse. Hélas, Vernon est escamoté :

« Après Mantes, il dut pousser la Lison, pour qu'elle montât une rampe assez forte, presque d'une demi-lieue. Puis, sans la ralentir, il la lança sur la pente douce du tunnel de Rolleboise, deux kilomètres et demi de tunnel, qu'elle franchit en trois minutes à peine. Il n'y avait plus qu'un autre tunnel, celui du Roule, près de Gaillon, avant la gare de Sotteville, une gare redoutée, que la complication des voies, les continuelles manœuvres, l'encombrement constant, rendent très périlleuse. » (chap. 5)



Un an avant *La Joie de vivre*, Zola publie un recueil de six nouvelles, *Le Capitaine Burle*, dont l'une se situe en Normandie : « La Fête à Coqueville »².

Lieu fictif,

« Coqueville est un petit village planté dans une fente de rochers, à deux lieues de Grandport. Une belle plage de sable s'élargit devant les masures collées au flanc de la falaise, à mi-côte, comme des coquillages laissés là par la marée. Lorsqu'on monte sur les hauteurs de Grandport, vers la gauche, on voit très nettement à l'ouest la nappe jaune de la plage, pareille à un flot de poussière d'or qui aurait coulé de la fente béante du roc ; et même, avec de bons yeux, on distingue les maisons, dont le ton de rouille tache la pierre, et dont les fumées mettent des traînées bleuâtres, jusqu'à la crête de l'énorme rampe, barrant le ciel.

C'est un trou perdu. Coqueville n'a jamais pu atteindre le chiffre de deux cents habitants. La gorge qui débouche sur la mer, et au seuil de laquelle le village se trouve planté, s'enfonce dans les terres par des détours si brusques et des pentes si raides, qu'il est à peu près impossible d'y passer avec des

1 Voir André Goudeau et Jean Pouëssel (dir.), *Vernon histoire d'une ville*, Cercle d'Études vernonnais, p. 343-344.

2 Disponible chez Gallimard Jeunesse, collection Folio junior, 2004 et également en ligne [https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Capitaine_Burle_\(Recueil\)/La_F%C3%AAte_%C3%A0_Coqueville](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Capitaine_Burle_(Recueil)/La_F%C3%AAte_%C3%A0_Coqueville)

voitures. Cela coupe toutes les communications et isole le pays, où l'on semble être à cent lieues des hameaux voisins. Aussi, les habitants n'ont-ils avec Grandport des communications que par eau. Presque tous pêcheurs, vivant de l'Océan, ils y portent chaque jour le poisson dans leurs barques. »

Il s'agit ici d'un conte léger. Alors que deux familles, les Mahé et les Floche, se font la guerre depuis des années, lors d'une sortie en mer, les pêcheurs ramènent des tonneaux pleins de liqueurs au lieu de poisson. Tout le village décide alors de passer la nuit à boire et à dormir sur la plage. L'alcool aidant, on fait la paix, les familles se réconcilient. Un mariage se profile... : « Parlez-en dans la basse Normandie, on vous dira avec des rires : « Ah ! oui, la fête à Coqueville ! »

Intéressons-nous à *La Joie de vivre*³. Voici l'intrigue de ce roman :

À Bonneville, village de pêcheurs fictif sur la côte du Calvados, non loin d'Arromanches, arrive Pauline Quenu, fille orpheline d'un cousin mais qui a hérité d'une forte somme d'argent, que M^{me} Chanteau va élever auprès de Lazare, le fils de la maison. Malade et gourmand, le vieux père et la bonne, Véronique, complètent le tableau.

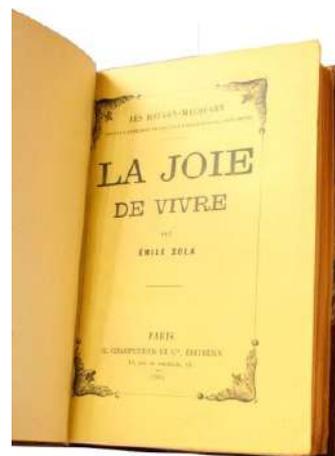
Sur l'arbre généalogique des *Rougon-Macquart*, Pauline, progéniture de la belle charcutière Lisa, est nièce de Gervaise (*L'Assommoir*, 1877) et cousine de Nana (*1880*). Elle va s'employer ici à redistribuer le trésor des Quenu, accumulé à coup de saucisses et de veau piqué dans *Le Ventre de Paris* (1873).

Pauline devient la camarade de Lazare. Plus âgé, le jeune homme souffre d'accès de dépression et de crises d'angoisse. S'il a une amourette avec Louise, Pauline s'intéresse à lui, à ses études de médecine et investit une partie de son argent dans l'usine de produits chimiques qu'il veut créer en exploitant le varech. On semble aller vers le mariage, mais les projets de Lazare engloutissent l'argent de Pauline, qui se dépossède volontairement sans qu'on lui en sache gré.

Elle s'occupe des enfants nécessiteux, investit dans une nouvelle entreprise de Lazare, mais elle tombe malade en voyant que l'amourette avec Louise continue. Tout semble aller de mal en pis. Mme Chanteau favorise Louise, M. Chanteau est goutteux, Pauline surprend les amoureux et veut chasser Louise, M^{me} Chanteau finit par mourir. Lazare sombre de plus en plus dans le pessimisme, mais Pauline continue bravement.

Pour sauver Lazare de plus en plus sombre, Pauline facilite son mariage avec Louise, et envisage de quitter la maison. Les époux partent, mais Lazare revient bientôt. Le ménage n'est guère heureux et Lazare est de plus en plus angoissé. Il se tourne vers Pauline. Louise revient pour accoucher. Cela se passe mal, mais Pauline sauve le bébé, Paul. Le couple se dégrade encore plus. Pour finir, l'on apprend que, inconsolable depuis la mort de sa maîtresse, Véronique s'est pendue.

Dans ce roman pessimiste au titre antiphrastique, la focalisation se fait sur une famille bourgeoise dont le lien avec cette terre est fait d'affrontement plus que d'enracinement. Affrontement avec la mer, les éléments d'une part, avec les villageois d'autre part, hargneux, misérables, méprisants, hostiles, se réjouissant de la destruction des barrages construits par Lazare pour protéger de la mer tant les bâtiments de son usine que tout le village. Les thèmes zoliens se déploient dans une Normandie mythique et symbolique à la fois. Si la médecine occupe une grande place dans le



3 Disponible dans plusieurs collections de poche et en ligne https://fr.wikisource.org/wiki/La_Joie_de_vivre

roman⁴, si Zola entend exploiter le thème à la mode du pessimisme⁵, la mer, un peu comme dans *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo (1866), donne lieu à de superbes descriptions.

La Joie de vivre s'impose comme l'un des romans du XIX^e siècle les plus marqués par le thème marin. Zola exploite ici le spectacle qui l'avait enchanté dès 1875 alors qu'il se trouvait à Saint-Aubin-sur-Mer, dans le Calvados:

« Nous avons ici des temps superbes, des tempêtes, des jours de grand soleil, des nuits de Naples, des mers phosphorescentes, le tout coup sur coup, brusquement. Jamais je n'ai vu un changement de décor plus varié. Par le temps gris, la mer est d'une immensité grandiose. Je commence à comprendre le pays que je trouvais d'une laideur abominable. Je prends des notes, à chaque nouvel aspect de la mer, pour un grand épisode descriptif d'une vingtaine de pages que je rêve de glisser dans un de mes romans ».

Outre la documentation accumulée, tant sur l'exploitation et le traitement chimique du varech que sur la topographie d'un village de la côte normande, Zola met en place l'obsédante présence d'une mer qui, si elle symbolise de façon assez banale l'éternel recommencement et le cycle de la condition humaine, est avant tout source de mort. Impétueux, l'océan emporte tels des fétus de paille les pauvres constructions humaines. Monstrueux, il personnifie la dévoration. Le déchaînement des forces naturelles, l'écrasant déploiement de l'énergie aqueuse, le paroxysme de la tempête, tout imprime l'indélébile marque du pessimisme, d'autant que le roman file volontiers la métaphore marine. Ainsi la mer émiette-t-elle tout, seule force intacte dans le roman.



La permanente action délétère de la mer vaut aussi comme cycle vital, ambiguïté inhérente au roman, dont la structure d'ensemble est d'ailleurs cyclique: tout y est éternel recommencement. Cette permanence majestueuse contraste avec la médiocrité des villageois, qui déclinent d'ailleurs en péchés capitaux la misère humaine: à Prouane l'ivrognerie, à Gonin la colère, à Cuche la débauche, à Tourmel la paresse, à Houtelard l'avarice. Ainsi constituent-ils des types humains plus que des types normands, sauf à considérer que la population locale est particulièrement affectée par tous les vices, ce qu'on se gardera de supposer...

Citons pour terminer quelques passages :

- la description de Bonneville :

« Cette route dévalait entre deux falaises, on aurait dit un coup de hache dans le roc, une fente qui avait laissé couler les quelques mètres de terre, où se trouvaient plantées les vingt-cinq à trente

4 Lazare, nom du héros le place d'emblée sous le signe de la mort, mais il s'agit d'une névrose de la mort et non d'une angoisse existentielle ou métaphysique. Il relève d'abord de la clinique. Tempérament nerveux détraqué, cyclothymique, nourri de savoirs mal digérés, ce sceptique convaincu du néant du monde est au naturalisme ce que le désespéré mélancolique était au romantisme.

À Schopenhauer s'ajoute le Charcot des *Leçons sur les maladies nerveuses*. Si le regard aliéniste éclaire le personnage, il faut noter l'importance du thème physiologique: la naissance et la mort se lisent selon les grilles de la science médicale. On peut lire dans le roman une description cliniquement hallucinante de l'agonie ainsi qu'une précision rarement atteinte à l'époque pour l'accouchement.

5 Zola s'intéresse à cette philosophie à la mode, qualifiée de « grande poésie noire ». L'on sait qu'il discute des thèses pessimistes avec ses amis Huysmans et Céard, auteur en 1881 d'*Une belle journée*, roman lui aussi au titre antiphastique où sont montrés l'ennui du quotidien et l'inutilité de la révolte contre la médiocrité. Le pessimisme fait figure de nouveau mal du siècle, récupère en l'aggravant le spleen baudelairien. En 1883, les *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget, rassemblant les articles parus dans la *Nouvelle Revue* en 1881 et 1882, diffusent largement les thèmes pessimistes.

masures de Bonneville. Chaque marée semblait devoir les écraser contre la rampe, sur leur lit étroit de galets. À gauche, il y avait un petit port d'échouage, une bande de sable, où des hommes hissaient à cris réguliers une dizaine de barques. Ils n'étaient pas deux cents habitants, ils vivaient de la mer, fort mal, collés à leur rocher avec un entêtement stupide de mollusques. Et, au-dessus des misérables toits, défoncés chaque hiver par les vagues, on ne voyait sur les falaises, à demi-pente, que l'église à droite, et que la maison des Chanteau à gauche, séparées par le ravin de la route. C'était là tout Bonneville. »

- l'atmosphère de la Normandie côtière :

« La nuit tombait du ciel livide, où les bourrasques fouettaient le galop échevelé des nuages. On ne distinguait plus, au fond du chaos croissant des ténèbres, que la pâleur du flot qui montait. C'était une écume blanche toujours élargie, une succession de nappes se déroulant, inondant les champs de varechs, recouvrant les dalles rocheuses, dans un glissement doux et berceur, dont l'approche semblait une caresse. Mais, au loin, la clameur des vagues avait grandi, des crêtes énormes moutonnaient, et un crépuscule de mort pesait, au pied des falaises, sur Bonneville désert, calfeutré derrière ses portes ; tandis que les barques, abandonnées en haut des galets, gisaient comme des cadavres de grands poissons échoués. La pluie noyait le village d'un brouillard fumeux, seule l'église se découpait encore nettement, dans un coin blême des nuées. »



- la tempête dévastatrice :

« Là, les épis et une grande estacade, qu'on avait construite dernièrement, soutenaient un effroyable assaut. Les vagues, de plus en plus grosses, tapaient comme des béliers, l'une après l'autre ; et l'armée en était innombrable, toujours des masses nouvelles se ruaient. De grands dos verdâtres, aux crinières d'écume, moutonnaient à l'infini, se rapprochaient sous une poussée géante ; puis, dans la rage du choc, ces monstres volaient eux-mêmes en poussière d'eau, tombaient en une bouillie blanche, que le flot paraissait boire et remporter. Sous chacun de ces écroulements, les charpentes des épis craquaient. Un déjà avait eu ses jambes de force cassées, et la longue poutre centrale, retenue par un bout, branlait désespérément, ainsi qu'un tronc mort dont la mitraille aurait coupé les membres. Deux autres résistaient mieux ; mais on les sentait trembler dans leurs scellements, se fatiguer et comme s'amincir, au milieu de l'étreinte mouvante qui semblait vouloir les user pour les rompre. [...]

Tout Bonneville était là, les hommes, les femmes, les enfants, très amusés par les claques énormes que recevaient les épis. La mer pouvait écraser leurs masures, ils l'aimaient d'une admiration peureuse, ils en auraient pris pour eux l'affront, si le premier monsieur venu l'avait domptée, avec quatre poutres et deux douzaines de chevilles. Et cela les excitait, les gonflait comme d'un triomphe personnel, de la voir enfin se réveiller et se démuseler, en un coup de gueule. [...]

Des jurons attendris s'élevaient. La marmaille dansait, quand un paquet d'eau plus effrayant s'abattait et brisait du coup les reins d'un épi. Encore un ! encore un ! tous y resteraient, craqueraient, comme des puces de mer sous le sabot d'un enfant. Mais la marée montait toujours, et la grande estacade restait debout. C'était le spectacle attendu, la bataille décisive. Enfin, les premières vagues s'engouffrèrent dans les charpentes. On allait rire. [...] des pêcheurs venaient d'apercevoir Lazare et Pauline. Ceux-ci, très pâles, avaient entendu, et ils continuaient à regarder le désastre en silence. Ce n'était rien, ces poutres brisées ; mais la marée devait monter encore pendant deux heures, le village souffrirait certainement, si l'estacade ne résistait pas. Lazare avait pris sa cousine contre lui, en la tenant à la taille, pour la protéger des rafales, dont les souffles passaient comme des coups de faux. Une ombre lugubre tombait du ciel noir, les vagues hurlaient, tous deux demeuraient immobiles, en grand deuil, dans la poussière d'eau volante, dans la clameur qui s'enflait, toujours plus haute. Autour d'eux, maintenant, les pêcheurs attendaient, la bouche tordue par un dernier ricanement, travaillés sourdement d'une inquiétude croissante. [...]

L'estacade pourtant résistait. À chaque lame qui la couvrait d'écume, les charpentes noires, enduites de goudron, reparaissaient sous l'eau blanche. Mais, dès qu'une pièce de bois fut rompue, les pièces voisines commencèrent à s'en aller, morceau à morceau. Depuis cinquante ans, les anciens

n'avaient pas vu une mer aussi forte. Bientôt, il fallut s'éloigner, les poutres arrachées battaient les autres, achevaient de démolir l'estacade, dont les épaves étaient violemment jetées à terre. Il n'en restait qu'une toute droite pareille à une de ces balises qu'on plante sur les écueils. Bonneville cessait de rire, des femmes emportaient des enfants en larmes. La gueuse les reprenait, c'était une stupeur résignée, la ruine attendue et subie, dans ce voisinage si étroit de la grande mer qui les nourrissait et les tuait. Il y eut une débandade, un galop de gros souliers : tous se réfugiaient derrière les murs de galets, dont la ligne seule protégeait encore les maisons. Des pieux cédaient déjà, les planches étaient enfoncées, les vagues énormes passaient par-dessus les murs trop bas. Rien ne résista plus, un paquet d'eau alla briser les vitres, chez Houtelard, et inonder sa cuisine. Alors, ce fut une déroute, il ne restait que la mer victorieuse, balayant la plage. »

-l'éternel recommencement :

« Et les jours s'étaient remis à couler, dans la maison de Bonneville. Après un hiver très froid, il y avait eu un printemps pluvieux, la mer battue par les averses ressemblait à un lac de boue ; puis, l'été tardif s'était prolongé jusqu'au milieu de l'automne, avec de lourds soleils qui endormaient l'immensité bleue sous des chaleurs accablantes ; puis, l'hiver avait reparu, et un printemps, et un été encore, s'en allant minute à minute, du même pas, dans la marche cadencée des heures. »

[...]

« Après un mois de mai abominable, les premiers jours de juin furent très chauds. Le vent d'ouest soufflait depuis trois semaines, des tempêtes avaient ravagé les côtes, éventré des falaises, englouti des barques, tué du monde ; et ce grand ciel bleu, cette mer de satin, ces journées tièdes et claires qui luisaient maintenant, prenaient une douceur infinie. »